

## Nouvelles perspectives pour le socialisme (III) Rompre avec l'imaginaire libéral.

Par Jean Cornil\*

*« Le socialisme ne marchera jamais car il prend trop de soirées »*

Oscar Wilde.

Peut-être la gauche institutionnelle et les socialismes de gouvernement doivent-ils rompre pour une part avec l'imaginaire libéral issu des Lumières, et toutes les valeurs qui lui sont consubstantiellement attachées, pour retrouver le chemin d'une nouvelle perspective historique.

Cela signifie la construction d'un nouveau paradigme et l'élaboration d'une pensée post-prométhéenne selon la belle expression de François Flahault<sup>1</sup>. C'est-à-dire la remise en cause radicale du cadre conceptuel de notre modernité à savoir l'alliance de la science, de la technique et de l'économie qui devait nous guider vers un progrès infini et réaliser l'idéal de l'émancipation de l'homme<sup>2</sup>.

Or, cette marche triomphale de la raison s'est non seulement heurtée aux totalitarismes les

plus barbares de l'histoire au XXe siècle<sup>3</sup>, Weimar n'est qu'à quelques kilomètres de Buchenwald, mais débouche, aux aurores de notre siècle, sur une dégradation tragique de notre environnement, des inégalités vertigineuses et une crise d'une profondeur inouïe du capitalisme. Sans parler du regain inquiétant des fanatismes religieux, de la dissolution des liens sociaux et de la glorification de l'individu repu de biens et de services avalés à une vitesse toujours plus rapide. Les Lumières, après nous avoir aveuglés<sup>4</sup> risquent, par un singulier retournement de l'histoire, de nous replonger dans l'obscurité comme dans l'obscurantisme.

Certes, il ne s'agit en rien de nier l'évidence des bienfaits des avancées scientifiques en termes de bien-être, de la progression dans la compréhension des énigmes de notre univers

ou de la démultiplication extraordinaire des potentialités humaines grâce aux découvertes de la technique. Mais leur distribution parmi les hommes est considérablement plus inégalitaire qu'auparavant<sup>5</sup>. Et les bouleversements de la biosphère accentueront encore plus les déchirures dans les anciennes solidarités<sup>6</sup>.

En ce sens, le rêve égalitaire des pionniers du socialisme conserve toute sa pertinence. Les valeurs d'égalité, de fraternité et de coopération ont jusqu'à présent perdu la bataille de l'histoire au profit de la compétition, de la concurrence et de l'individualisme. La seule internationale effective, contrairement aux attentes de Karl Marx, est celle des capitalistes. Et le libre jeu du marché dérégulé, la guerre économique de tous contre tous, envahit chaque jour un peu plus l'espace mondialisé<sup>7</sup>. Comme l'écrit Michel Serres, nous sommes entrés dans une nouvelle guerre mondiale, celle que nous faisons au monde et donc à nous-mêmes<sup>8</sup>.

Pour retrouver les espérances des origines du socialisme en les combinant avec la force critique de l'écologie politique, une profonde réflexion doctrinale me semble s'imposer. En maintenant la ligne d'horizon d'une société pacifiée et réconciliée avec elle-même mais en s'interrogeant sur le cœur même des fondements conceptuels et des pratiques de pouvoir depuis plus d'un siècle. Il ne s'agit pas de modifier le tracé du curseur un peu plus à gauche – un poil plus de régulation, un zeste de service public, un colmatage de la digue de la sécurité sociale,... - voire, selon les sensibilités, un peu plus à droite – quelques privatisations rampantes, une contractualisation croissante entre l'Etat et ses citoyens, une fiscalité plus allégée sur les plus-values,... -, il s'agit de repenser l'imaginaire du socialisme en rupture avec le

paradigme dominant du libéralisme depuis la Révolution Française<sup>9</sup>.

Cela signifie interroger les échecs, et les réussites, du mouvement ouvrier tout au long de la révolution industrielle, du modèle social-démocrate à la planification communiste. Comment après tant de luttes, tant d'espoirs, tant de participations au pouvoir, du moins dans certains Etats, en sommes-nous arrivés à cette impasse planétaire dont les plus sombres perspectives vont jusqu'à l'anéantissement de la vie même ? Comment un projet de société aussi généreux, aussi émancipateur et universaliste se brise-t-il sur le repli de l'individualisme égoïste et la généralisation de la compétition mondiale ? Et comment face à l'accentuation des contradictions du capitalisme, les représentations politiques et culturelles de l'alternative, aussi timorée soit-elle, reculent significativement ?<sup>10</sup>.

Il me semble que toute l'œuvre de Jean-Claude Michéa dont les analyses, à mesure que je les relis, me paraissent chaque fois plus denses, trace des pistes pour régénérer les débats autour d'une pensée alternative au capitalisme. Pour autant bien sûr que l'on ait conscience de l'impérieuse nécessité de s'interroger plutôt que de naviguer à courte vue, bien campé dans ses certitudes convenues et ses platitudes intellectuelles. Michéa donc : « *ces dernières [la gauche et l'extrême gauche] sont devenues globalement incapables de comprendre que le système capitaliste mondial s'effondrerait en quelques semaines si les individus cessaient brutalement d'intérioriser en masse – et à chaque instant – un imaginaire de la croissance illimitée et une culture de la consommation, vécue comme le fondement privilégié de l'image de soi. En dehors de quelques mouvements pour l'instant encore marginaux – comme ceux, par exemple, des*

« *objecteurs de croissance* », des « *résistants à l'agression publicitaire* », des *défenseurs de l'agriculture paysanne*, ou des « *anti-journalistes* » du *Plan B* – on aurait désormais le plus grand mal à trouver dans les programmes et les actions de la gauche moderne la moindre trace d'une remise en question un peu sérieuse de ce que Debord avait appelé – il y a quarante ans – la « *société du spectacle* »<sup>11</sup>.

Il s'agit donc bien d'opérer une véritable révolution mentale dans le logiciel de la gauche pour s'arracher à l'univers conceptuel – aussi estimable soit-il – du libéralisme tant politique qu'économique. Ce dépassement, ou cette brisure, doit, me semble-t-il, s'articuler au moins autour de deux refus majeurs : le premier celui de la croyance en ce que la sacro-sainte alliance science et économie, croissance et progrès, technique et consommation, permettra la réalisation de l'émancipation humaine. Tous les indicateurs démontrent que c'est aujourd'hui exactement l'inverse qui risque de se produire. A moins de baigner dans un optimisme béat quant aux capacités des techno sciences. Ou de croire, presque religieusement, qu'une progressive et très douce « transition écologique » permettra de conjurer l'accélération des transformations des écosystèmes. J'ai déjà longuement écrit à ce sujet.

Le second refus concerne la vision anthropologique d'un homme exclusivement mû par ses intérêts privés, déconnecté du bien public et, à l'époque contemporaine, noyé dans le troupeau égo-grégaire<sup>12</sup> de la consommation uniformisée qui lui dicte le sens de son existence et dont l'unique perspective, en regard de la souffrance abyssale qui mine nombre de terriers, est de tendre vers l'hédonisme superficiel, le

cerveau encombré d'insatiables désirs, de « l'homme blanc occidental »<sup>13</sup>.

Deux refus pour rompre avec l'imaginaire libéral qui est inscrit au plus profond de nous. Et deux refus dont les aboutissements culturels et politiques constituent sans doute la condition même de la poursuite de la destinée humaine.

---

<sup>1</sup> Flahault François, *Le Crépuscule de Prométhée, contribution à une histoire de la démesure humaine*, Mille et une nuits, Fayard, 2008.

<sup>2</sup> Voir à ce sujet Lasch Christophe, *Le Seul et vrai paradis, Une histoire de l'idéologie du progrès et de ses critiques*, Flammarion, 2006.

<sup>3</sup> Delacampagne Christian, *Penser Auschwitz, dans Histoire de la philosophie au XXe siècle*, Seuil, 1995.

<sup>4</sup> Debray Régis, *Aveuglantes Lumières*, Gallimard, 2006.

<sup>5</sup> Voir à ce propos l'excellent livre de Besset Jean-Paul, *Comment ne plus être progressiste... sans devenir réactionnaire*, Fayard, 2005.

<sup>6</sup> Voir Kempf Hervé, *Pour sauver la planète, sortez du capitalisme*, Seuil, 2009 et aussi *Comment les riches détruisent la planète*, Points – Seuil, 2007.

<sup>7</sup> Négrî Antonio, Hardt Michaël, *Empire*, Exils, 2000.

<sup>8</sup> Serres Michel, *La guerre mondiale*, Le Pommier, 2008.

<sup>9</sup> Voir, par exemple, Latouche Serge, *Le pari de la décroissance*, Fayard, 2006.

<sup>10</sup> Voir Michéa Jean-Claude, *Impasse Adam Smith*, Flammarion, 2006

<sup>11</sup> Michéa Jean-Claude, *La double pensée, Retour sur la question libérale*, Champs Flammarion, 2008, p. 95. Et aussi Debord Guy, *La Société du Spectacle*, Gallimard, 1992.

<sup>12</sup> Dufour, Dany-Robert, *Le divin marché, La révolution culturelle libérale*, Denoël, 2007.

<sup>13</sup> Voir le très bel essai de Châtelet Gilles, *Vivre et penser comme des porcs, De l'inclination à l'envie et à l'ennui dans les démocraties-marchés*, Exils, 1998.

